

Erik Neveu

Des stratégies argumentatives aux pratiques de lecture : un itinéraire de recherche de l'espionnage aux policiers

Au-delà d'une occasion de rencontres avec des collègues dont je connaissais les travaux sans les avoir personnellement rencontrés, ces rencontres de Limoges étaient aussi une invitation à réaliser un exercice que la pression quotidienne sur les emplois du temps, sans parler de la peur d'objectiver des contradictions ou les effets du vieillissement, dissuade souvent de faire : s'interroger sur ses évolutions intellectuelles, sur des changements de problématique au cours d'un parcours de recherche.

Puis-je d'abord faire l'aveu d'une sensation de porte à faux par rapport au cadre théorique de notre rencontre ? Je ne me sens pas forcément confortable dans le cadre posé pour ces rencontres internationales « *Stratégies argumentatives* », explorations de « *modalités énonciatives, rhétoriques et pragmatiques et les paliers de ce dire narratif-argumentatif* »... je ne ferai pas mine de ne pas comprendre, j'avouerai simplement que ce ne sont pas forcément les catégories que j'utilise, que le caractère nomade de mes investissements scientifiques a fait que ma connaissance de ces approches disciplinaires n'a pas suivi leur dynamique et leur progrès depuis un quart de siècle. Cet inconfort est sans doute accentué par le fait que le travail le plus récent qui a donné lieu en 2004 à un livre avec Annie Collovald sur les lecteurs de romans policiers est extérieur, peut être étranger à une large part des questionnements de l'appel à communication... même s'il peut alimenter entre nous des échanges profitables.

Pour gérer cette tension entre la satisfaction d'être ici et l'inquiétude d'être en même temps un peu à coté de la cible, j'ai donc proposé à Jacques Migozzi qui a eu la bienveillance de l'accepter, quelque chose comme un « *retour sur* », où je tenterai d'évoquer la façon dont je me suis confronté à un premier matériau (le roman d'espionnage) voici plus de vingt cinq ans, puis celle dont nous avons abordé récemment avec Annie Collovald, un autre objet (le policier et ses lectures). Trois moments permettront d'aborder ces questions : un retour sur le pourquoi, le comment et les résultats du travail sur les romans d'espionnage ; une présentation du travail plus récent sur les lecteurs de policiers ; enfin, peut être surtout une tentative pour expliciter, peut être à moi-même, les causes des différences entre ces deux épisodes de recherche. Un des points agaçants de cet exposé, est qu'il m'amène à dire souvent « je », envalorisant un compte rendu de trajectoire. N'y voyez pas le signe d'un narcissisme exacerbé. Considérez plutôt comme le suggère Philippe Lejeune, que « je est un autre », est chacun de nous aux prises avec la pratique de la recherche sur les « récits imprimés de grande consommation ».

L'idéologie dans le roman d'espionnage

Sans infliger l'équivalent d'une fiche de lecture officielle, je souhaiterais revenir en quelques minutes sur la genèse et les conclusions du travail sur le roman

d'espionnage, issu d'une thèse de science politique réalisée entre 1975 et 1981.

La genèse d'une recherche

Le choix de ce thème de travail, perçu alors comme plutôt exotique ou marginal dans mon univers disciplinaire d'origine (la science politique) est inséparable d'une époque et d'une trajectoire personnelle. J'étais alors militant dans une organisation dite gauchiste. Le sujet de thèse, mégalomane, initialement déposé visait à analyser l'ensemble des best-sellers de la culture écrite des années 60/70 pour comprendre leurs contenus et impacts idéologiques. Son côté irréalisable ne tarda pas à se manifester et à conduire à une restriction sur le roman d'espionnage... qui présentait le triple avantage d'être un objet plus limité, de constituer en second lieu un segment de production culturelle dont le lectorat principal était populaire etenfin d'offrir – via sa dimension géopolitique et tout simplement politique – une connexion facile à plaider pour une thèse de science politique.

Au départ de ce travail se trouve un constat en forme d'énigme, celui d'une divergence. En ce milieu des années soixante-dix, on peut soutenir, même si se profilent les « nouveaux philosophes », que dominant dans le domaine des productions culturelles légitimes ou en vogue, et des productions universitaires, des oeuvres et analyses qu'on peut associer à une nébuleuse que suggèrent alors des adjectifs comme « progressistes », « marxistes », « critiques », à des valeurs de mise en cause des hiérarchies sociales établies, d'offensive contre les doxas propres à toute une série d'univers sociaux. Or, en restant toujours dans un cadrage très grossier, on peut soutenir simultanément que dans le domaine des productions culturelles dites de masse, réalisant de grosses diffusions ou consommées par les classes populaires, ces adjectifs sont assez inadéquats pour caractériser une large part du flux produit qu'il s'agisse de presse quotidienne (*Le Parisien Libéré*), de romans d'espionnage, de romans photos, de feuilletons télévisés, de récits illustrés qu'on ne nommait pas encore BD. C'est donc à ce qui m'apparaît alors inséparablement comme une énigme scientifique et quelque chose comme une anomalie politique que je m'attaque dans cette thèse : *Pourquoi un lectorat populaire consomme t-il de façon privilégiée, dans des pratiques de lecture pourtant peu intensives, des textes qui véhiculent massivement une idéologie machiste, ethnocentrique, conservatrice, anticommuniste ?*

Si, comme cela est banal dans beaucoup de recherches de thèse, je vais découvrir au fil des mois et des ans les fondamentaux nécessaires à mon travail puis me doter d'un outillage plus sophistiqué, je voudrais souligner ce qui est au départ une situation paradoxale. J'ai fait des études de droit, dans un contexte où ce qui peut ressembler à des sciences sociales, généreusement définies, n'y pèse guère pour plus de 25% du cursus. Je débute donc cette recherche sans trop d'outillage, n'ayant pas fait d'études littéraires pour la composante sémio-linguistique, et ayant une formation sociologique plus que superficielle, ou pour reprendre une jolie expression d'Antoine Hennion considérant en toute bonne foi un « marxisme sociologisé » comme le *nec plus ultra* des sciences sociales. Beaucoup de conditions étaient donc réunies pour produire un travail simpliste, péremptoire, théoricien et excommunicateur comme l'époque en a vu tant. Si je pense avoir produit autre chose c'est sans doute pour trois raisons :

- Pour m'appliquer à moi-même les catégories sociologiques de Bourdieu qui m'ont tant rendu service, mon degré considérable de « *bonne volonté culturelle* » fait que

je suis un lecteur intensif, au demeurant bien conseillé par quelqu'un comme Philippe Hamon, de travaux d'inspiration linguistique et que je tente de les utiliser d'une manière qui peut être jugée comme scolaire mais qui m'évite justement des dérapages... Je privilégie un usage empirique, opérationnel (noter dans un cahier des centaines d'occurrences d'artifices rhétoriques, repérer des matrices narratives et comptabiliser leur fréquence) sur une posture de surenchère dans la sophistication conceptuelle. Peut-être était-ce identifier intuitivement la manière de faire d'une faiblesse (un statut d'autodidacte des sciences du langage) une force. Cette bonne volonté culturelle m'a aussi conduit à travailler beaucoup sur le corpus des recherches relatives à la sociologie, celles de la culture et des classes populaires en particulier.

-Toujours autour de cette idée de bonne volonté culturelle, je dois autonomiser un second paramètre qui est la découverte de Bourdieu. Découverte relative puisque j'avais lu comme toute ma génération « *Les Héritiers* », puis d'autres titres de la collection « Le sens commun » (Hoggart), mais vraie découverte au sens d'illumination en lisant à sa sortie *La Distinction*, puis à partir de là son amont (les volumes sur la sociologie de la culture et de l'éducation : *Un art moyen, L'amour de l'art, Rapport pédagogique et communication*) et son aval (*Le Sens pratique*), les articles d'« Actes ». Ce corpus va me donner une boîte à outils sur des points essentiels : comment un même bien culturel peut faire l'objet de réceptions très différentes selon les schèmes et dispositions de ses récepteurs, avec un prolongement logique dans la prise en compte des capacités de filtrage et de distance critique des récepteurs, de tous les récepteurs. L'apport de cette sociologie c'est aussi d'intégrer la nécessité de penser l'espace des producteurs de biens culturels comme un champ et donc d'être attentif aux positionnements respectifs des producteurs. Je dirais aussi que ce que Bourdieu m'a apporté c'est une saine défiance à l'égard des explications internes, à l'égard de l'idée que le pouvoir des textes est caché dans leurs rhétoriques. Chez les sociologues dont je suis proche, j'ai été plus d'une fois interpellé sur le fait de pouvoir citer dans un même texte Barthes et Bourdieu. La chose ne me semble pas être incohérente. Il y a dans de nombreux textes de Bourdieu une vraie sensibilité aux formes (dans ses articles sur la rhétorique d'autorité chez Balibar, celle de Heidegger, les catégories d'entendement des correcteurs de copies en prépa), une reconnaissance de ce que des types de dispositifs langagiers sont capables de condenser plus ou moins de significations, de significations mobilisant un sens commun ou des formes singulières de capital symbolique... dont la réception est par contre fortement différenciée selon les espaces sociaux, les types d'individus auxquels elle se présente.

- Un dernier élément que je crois utile de souligner rétrospectivement tient à certains effets de mes engagements politiques. Ils animaient largement, je l'ai dit, mon choix de sujet. Ce qu'on a appelé le gauchisme est demeuré un phénomène principalement étudiant. Il se trouve que les expériences qui s'y sont associées pour moi m'ont aussi mis au contact d'autres groupes sociaux (j'ai travaillé – au double sens de ce verbe – dans le monde paysan, côtoyé dans une année au sein d'un régiment d'infanterie de marine des jeunes massivement populaires) ce qui a eu pour triple effet de me faire lire le gros de mon corpus de romans entouré de jeunes de milieux populaires avec qui j'ai pu en parler. Ces expériences m'ont à la fois rendu allergique à une vision angélique des « masses », mais m'ont bien plus encore fait détester le mépris ou la condescendance pour les couches populaires si

fréquent chez les intellectuels, ceux dits de gauche n'étant pas toujours les derniers en la matière. J'évoque ce point à priori « hors sujet » pour souligner qu'il y a là chez moi le ressort de mécanismes de défense très puissants contre les théories sociologiques ou littéraires qui identifient les agents sociaux à des idiots culturels, ou font des récepteurs une cire molle aux mains des manipulateurs (ou à l'inverse les héros d'une résistance sémiologique suraiguë par la vertu de leurs talents de démineurs symboliques comme le proposera plus tard Fiske avec une belle naïveté populiste).

Itinéraire, acquis et limites...

Le parcours suivi pour cette recherche a donc sollicité trois registres qui en ont déterminé le produit fini. Le premier relevait pour l'essentiel de la tradition, typique des facultés de droit, d'une histoire des idées politiques. Il s'agissait en quelque sorte d'assigner à une domiciliation idéologique le corpus analysé, largement fait des productions du Fleuve Noir, complétées par des séries comme *OSS 117* et *SAS*. Avec des variantes significatives principalement sur des collections de moindre impact (*Les Espionnages* des années 70 au Fleuve Noir, des auteurs comme Karol ou GJ Arnaud) il était possible de mettre en évidence le poids de toute une série d'ancrages répétitifs. Il s'agit de la figure centrale d'un héros occidental, viril, nationaliste, attaché à la défense d'un modèle occidental contre l'est et le sud. Ces constantes sont aussi dans une peinture cohérente du monde des années soixante et soixante-dix : décrivant les pays communistes comme de nouveaux empires, totalitaires et régis par une mince élite de privilégiés et d'idéologues à l'intérieur, expansionnistes et subversifs à l'extérieur. Le Tiers Monde, qui est encore souvent pensé dans une problématique des méfaits de la décolonisation, apparaît comme une sorte de conservatoire des variantes de la dictature, de la corruption, des logomachies tiers mondistes et anti impérialistes. Quant à la situation de l'Occident, elle apparaît préoccupante. Les sociétés « civilisées » sont assiégées du sud et de l'est, en proie à une contestation multiforme influencée par le marxisme, virulente et immature, subversive et violente. Les sociétés occidentales en viennent à douter de leurs valeurs propres. Faut-il dire que tout cela se situe dans un espace politique situé à droite, plus précisément au sein de ces traditions que René Rémond associe dans sa fameuse tripartition au « Légitimisme », subsidiairement au « Bonapartisme »... à condition de ne pas oublier, on y reviendra peut être, que le fait de pouvoir domicilier ainsi les visions du social présentes dans les récits ne veut pas dire que tous les auteurs y aient un rapport militant, ni même le sentiment ou l'intention explicites de produire un discours politique.

Les outils empruntés à la linguistique structurale alors en vogue permettaient à la fois de faire ressortir d'autres invariants dans les structures narratives. Ils faisaient par exemple ressortir d'étroites correspondances entre l'identité sociologique des personnages rapportés à des métiers ou statuts et leurs fonctions actantielles dans l'intrigue, des répartitions très typées des « matrices » de récits, ce terme désignant une combinatoire entre trois paramètres (mission du héros/ lieu de l'action/opposants). Les outils linguistiques permettaient aussi de voir comment cette littérature mobilisait toute la panoplie des figures de rhétorique, toute une grammaire éclairée par Barthes dans ses mythologies (quand il parle du ni-nisme, de la vaccine, de la quantification de la qualité) et d'esquisser des ponts entre la singularité du répertoire rhétorique mobilisé et les ancrages idéologiques de ces récits. Ils conduisaient enfin à aborder cette littérature comme une sorte de grande

encyclopédie des mythes conservateurs, portés par un dense réseau de personnages, lieux, comportements capables de véhiculer sans discours politique explicite toute une vision du monde.

C'est dire que cette littérature reposait sur la mobilisation d'un sens commun, d'un système de représentations élémentaires que j'avais appelées doxèmes sur le mode des mythèmes ou des gustèmes... et qui renvoient à des « schèmes élémentaires de classification » profondément intériorisés : visions du masculin et du féminin, du normal et du pathologique, du civilisé et du barbare, du rationnel et de l'émotionnel, de l'individu et de la foule. Ce point permettait de faire une articulation avec une approche sociologique en interrogeant la présence plus ou moins marquée, plus ou moins objectivable de ces représentations, de ce sens commun dans les groupes sociaux lecteurs. L'éclairage sociologique permettait aussi de saisir les effets de quiproquos par lesquels un discours politique (au sens de point de vue sur l'organisation de la cité) pouvait être rendu audible ou séduisant par la mobilisation d'un sens commun fortement présent chez des récepteurs populaires, fonctionnant sur le mode de l'allodoxia, de la captation du sens commun pour faire accepter des propositions politiques¹. Elle permettait aussi de suggérer combien ce qui pouvait être analysé comme une forme de positionnement politique explicite des auteurs pouvait aussi, rapporté à leur place dans une sociologie du champ de production, être plus prosaïquement explicable par des logiques de position : antiintellectualisme d'auteurs stigmatisés par les écrivains légitimes, revendication du stigmate d'auteur commercial transformé en blason de producteur populaire.

Condenser cette démarche suppose aussi d'en expliciter les limites et faiblesses. Les lecteurs liés aux approches littéraires et sémiologiques diraient mieux que moi les lacunes de la thèse et du livre qui en naquit sur ces plans.

J'insisterai plutôt sur les faiblesses proprement sociologiques. Sur le versant auteur, l'étude mobilisait une vraie enquête auprès d'une majorité des écrivains importants du genre. Coté lecteurs et lectures, il en était autrement. Si le livre développait d'une façon que je crois encore solide un schéma d'interprétation des modalités sociologiquement plausibles et plurielles de réception, il ne contenait pas grand chose qui permette de l'opérationnaliser empiriquement sous la forme d'enquêtes de réception fines, ce qu'avait pourtant fait dès 1969 Michel Souchon en travaillant sur la réception de programmes de télévision par des adolescents², ou Anne Marie Thiesse au tout début des années quatre-vingt à propos des lecteurs de romans populaires de la Belle Epoque³. De même, si j'avais à l'époque une connaissance très partielle (« *La culture du pauvre* », le cadre de « *Encoding-decoding* » chez Stuart Hall) de certains travaux de Birmingham, celle-ci avait de sérieuses lacunes. J'ignorais les deux recherches consécutives de Charlotte Brunson et David Morley sur le magazine d'information télé « *Nationwide* » qui avaient fait se succéder une lecture sémiologique (1978) et un travail d'enquête par focus groups (1980) qui testait les réceptions différentielles selon les propriétés sociales des récepteurs et confirmait les hypothèses de Hall sur les divers modèles de réception⁴. Les aurais-je d'ailleurs lu que je n'aurai certainement eu ni le temps, ni les crédits, ni le savoir-faire pour mobiliser cette méthode. Bref l'énorme limite sociologique de ce premier travail était de déboucher sur un « *cela devrait fonctionner comme cela* ». A la relecture, la liste des arguments mis en avant⁵ pour

expliquer l'attrait des lecteurs populaires pour l'espionnage, éclairer l'économie de leurs investissements n'est pas ridicule. Elle peut venir solliciter *ex post* les conclusions et matériaux d'études nés dans la seconde moitié des années quatre-vingt du vigoureux chantier des sociologies de la réception. Il n'en demeure pas moins qu'elles sont des conjectures, des hypothèses interprétatives pour lesquelles manquaient les enquêtes – l'imagination et la maturité méthodologique pour les concevoir – capables de tester la réception des livres par les lecteurs. Elles ne peuvent pas davantage même opérer par une mobilisation secondaire d'autres travaux, inexistantes à l'époque. Les seules enquêtes disponibles en ce domaine (celles, dirigées par Escarpit à Bordeaux au sein de l'ILTAM, celles de la première enquête « pratiques culturelles des français », quelques mémoires de l'ENSB, ce qui filtrait d'études de marché par les éditeurs) étaient alors plutôt quantitatives et permettaient uniquement de cerner imparfaitement le caractère populaire, masculin, faiblement diplômé du lectorat des collections d'espionnage du Fleuve et des Presses de la Cité⁶.

Il faut ajouter que, sans être mono-explicatives, les grilles d'explication des schèmes de réception mises en avant dans le livre souffraient certainement de grosses scories de marxisation de la sociologie, pour inverser la formule de Hennion. Elles accordaient trop d'importance à l'appartenance de classe des lecteurs, à leur niveau scolaire, pas assez à leur sexe, à leur environnement familial, à leurs sociabilités, à leurs trajectoires. Pour ne pas susciter le malentendu, je ne dis pas ici qu'elles souffraient de sociologisme, d'un « trop » de déterminisme sociologique, mais d'un pas assez de sociologie, sous la forme de prise en compte des cassures, des déterminations variées, des accidents biographiques qui fabriquent socialement des individus et permettent, en multipliant les déterminismes pris en compte non en les récusant, de faire sens de leurs choix culturels.

Vingt ans après.... « Lire le Noir ».

La logique du je m'oblige à dire quelques mots de ce qui se passe dans les vingt ans de « trou bibliographique » sur les littératures de masse qui s'écoule avant que « nous », (avec Annie Collovald) ne revenions via les récits policiers. Sans développer ici j'évoquerai pêle-mêle les contraintes propres au métier universitaire, dont celle de monter des cours, là où il en est de disponibles, et donc d'investir sur des sujets éloignés de sa recherche, le coût en temps de fonctions bureaucratiques, plus positivement le désir constant de ne pas devenir le chercheur d'un seul sujet, parcourant toute son existence le même pré carré, et donc des déplacements transversaux vers l'analyse de la politique à la télévision, des mouvements sociaux, du journalisme, du genre-gender. Peut être faudrait-il suggérer aussi une forme de sentiment d'isolement, celui de se retrouver d'un coup dans une sorte de décor dépeuplé de ses acteurs : la métaphore veut désigner ce qui ressemble bien à une débandade dans le monde académique français de la veine de recherche inspirée par le structuralisme et les formes spécifiques d'analyse sémiologique qu'il avait pu inspirer⁷. Des réflexes de méthode, des questions, des lectures demeurent certes des références quand on s'intéresse à la politique à la télévision où sont densément présentes images, rhétoriques, sollicitations mythologiques. Reste qu'après 1984, il ne m'arrivera qu'une fois, en 1987⁸ à l'occasion d'un colloque Féval dans sa ville de Rennes de renouer avec les analyses de littérature⁹ et ce n'est que dix bonnes années plus tard qu'elle reviendra via le roman noir...

Une logique distincte de production

Les polars, plus précisément la sous catégorie particulière du néo-polar/polar noir, illustré par Jonquet, Daeninck, Vilar, Demure, ont constitué un objet de recherche partagé avec Annie Collovald depuis la fin des années quatre vingt dix. A l'origine s'y trouvent un goût de lecteur et donc une envie parfaitement consciente d'associer une dimension du plaisir au choix des objets de recherche, une envie de renouer de façon renouvelée avec une combinaison littérature-sciences sociales. De façon plus « scientifique », cette analyse avait initialement pris son essor autour d'un « *Comment s'opère le passage du gauchisme militant au statut d'écrivain militant ?* » « *Comment ces auteurs font-ils face à des processus de consécration quant ils en bénéficient ?* » « *Pourquoi et comment est-il possible, peut être nécessaire, d'assumer une certaine continuité biographique en termes d'affichage d'une radicalité politique dans ce monde social là et pas dans d'autres* ». C'est dire aussi très clairement que cette recherche n'échappait pas à la remarque formulée par Goffmann pour qui « *toute bibliographie est une biographie* ». Nos premiers travaux, sans évacuer une analyse des contenus, se centraient donc sur une sociologie des auteurs et laissaient de côté l'analyse formelle des textes. Ils montraient comment ce segment particulier de la littérature policière fonctionnait comme un espace de conversion de capitaux militants (familiarité avec des mondes sociaux, lectures politiques, compétence de critique sociale) en capitaux culturels et symboliques. Ils tentaient aussi d'explorer la manière dont les auteurs faisaient face à des processus de consécration, tantôt en jouant la carte d'un affichage des ambitions littéraires et intellectuelles d'une littérature initialement valorisée d'abord comme politique (Vilar, Jonquet), en d'autres cas en revendiquant le caractère irréductiblement politique et militant d'une littérature dont le sens soit dans une capacité d'intervention, d'interpellation politique (Daeninckx)¹⁰.

A vrai dire une sorte de programme de travail implicite voulait que nous tentions, avec une perspective de plusieurs années, de combiner trois chantiers : une sociologie des auteurs et du champ de production, une analyse des thématiques et propriétés formelles des récits, une exploration de leurs réceptions (celle des textes et celles des auteurs) tant par des institutions de critique littéraire que par des publics divers.

C'est un appel d'offres du service études et recherches de la BPI qui allait nous permettre en 2002 de mettre en oeuvre la partie la plus improbable, parce que pratiquement la plus dévoreuse de temps et de budget, de notre programme. La commande qui nous était proposée par la BPI consistait là à basculer du côté des lecteurs et à chercher à comprendre à la fois les raisons du succès des récits policiers et la possible diversité de leurs réceptions, de leurs lectures. C'est sur quelques traits de ce travail que je voudrais m'arrêter ici.

L'un des plus évidents tient à la rédefinition complète du point de vue, du mode de questionnement de l'objet. Les propriétés sociales des auteurs (travaillées dans des textes distincts¹¹, l'analyse « interne » des récits passent largement au second plan au profit d'un travail de recueil par entretiens approfondis de l'expérience des lecteurs, de la saisie de leurs affects, rationalisations, justifications de ces lectures. Ces entretiens ne visent pas à faire des enquêteurs les collecteurs naïfs d'une vérité de la pratique de lecture, transparente aux amoureux du polar. Ils comportent une dimension biographique qui permet aussi d'objectiver des liens, des régularités

entre pratiques du policier (et lesquels) et propriétés sociales, trajectoires, moments de rupture biographique. Au risque de trop simplifier des résultats, quatre au moins me semblent mériter d'être signalés.

- Le premier, que nous n'avions pas anticipé aussi radicalement que l'enquête nous l'impose tient à l'impossibilité d'associer clairement, proprement un sous genre et un lectorat homogène défini par des propriétés d'âge, de sexe, de diplômes, de statut. On peut suggérer, soupçonner (bien plus que démontrer de façon précise !) des corrélations : Highsmith aurait un lectorat plus féminin qu'Ellroy, Patricia Cornwell un public moins diplômé de Paco Ignacio Taibo. Le problème auquel se heurtent sans cesse au fil de l'enquête ces intuitions « même pas fausses », tient à la répétition des « cas » qui les contredisent, et que leur banalité même interdit de réduire à des « cas ». Nous avons ainsi pu rencontrer des jeunes femmes disant leur plaisir pour le Baston, des cadres supérieurs du secteur privé aux proximités politiques de « droite » fascinés par Ellroy, Daeninckx ou Harvey, des hommes accros des récits de Ellis Peters ou Ian Pears.

- Symétriquement nous avons pu observer combien les mêmes auteurs ou récits pouvaient donner lieu à des appropriations différentes, le plaisir de lecture du policier, parfois du même policier pouvant émaner de justifications aussi diverses que le plaisir de démonter l'intrigue, l'identification au personnage récurrent (non pour ses vertus héroïques mais à l'inverse de par la banalité des situations et difficultés qu'il traverse : solitude, capacité d'autonomie), la dimension métaphysique de situations mettant des personnages en confrontation avec des situations extrêmes, le réalisme de ces récits (vocabulaire lui-même extraordinairement polysémique), leur efficacité à occuper des nuits sans sommeil, à canaliser une rage devant l'injustice du monde.

- Insistons sur le fait que ces deux constats ne nous ont en rien conduits à cotiser à un discours vague et à la mode sur l'individualisation infinie des pratiques culturelles, la vanité des analyses sociologiques. Notre enquête nous invite au contraire à soumettre à des enquêtes plus vastes toute une panoplie d'hypothèses interprétatives qui lient intimement les plaisirs et usages du lire à des variables sociologiques. Pour en donner quelques exemples, nombre des lecteurs qui associent leur affinité au policier à son réalisme (qu'il s'agisse de peindre les milieux populaires, la dimension tragique de l'existence ou ses incertitudes) sont des lecteurs dont la trajectoire sociale a supposé de quitter ces milieux, dont la « montée » sociale s'est faite avec des difficultés, des chutes, le sentiment de la précarité ou des coûts psychologiques élevés d'un changement. Les scénarios d'entrée (de ré-activation) dans une pratique intensive du policier sont aussi souvent liés à des ruptures biographiques, dont la fréquence frappe après quelques entretiens : divorces, perte ou changement d'emploi, perte d'un proche. Les gros lecteurs de policiers sont aussi des personnes qui ont pour singularité fréquente de cumuler des propriétés sociales ou des dispositions tenues pour antinomiques (aisance matérielle et pratiques culturelles décalées, dispositions d'intellectuels et sensibilité aux choses pratico-prosaïques).

- On peut ajouter, à une liste de découvertes et de questions inédites assez riche, une réévaluation de la portée politique de ces lectures. Nous avons tendance à l'associer au positionnement souvent très à gauche de certains auteurs ou textes... dont l'enquête nous montrait à la fois qu'ils n'étaient qu'une partie du continent

« policiers » et que, s'ils pouvaient fonctionner comme la petite madeleine d'engagements passés ou le marqueur d'une conviction présente, leur lecture n'était pas si naïve. Nos interlocuteurs nous suggéraient davantage que l'effet politique (pas si homogène) des genres policiers était bien davantage d'être perçus comme la production d'un discours réaliste – au sens de vrai, de documenté – sur les horreurs du monde social, d'être le support de conversations et de prises de positions par lesquels les lecteurs, même peu diplômés, peu légitimes socialement, s'autorisent à intervenir, à juger, à critiquer le monde social tel qu'il va mal.

Une migration disciplinaire ?

En stylisant à dessein ce qui peut opposer les deux recherches évoquées ici, il est possible de les condenser en quatre repères.

- Le premier, objectivable à la pagination offerte aux diverses approches, tient en un basculement très significatif. *Lire le Noir* consacre l'énorme majorité de ses chapitres à la parole des lecteurs et à son analyse, à une sociologie des réceptions et récepteurs. Le champ de production et de diffusion fait l'objet d'un chapitre, d'ailleurs plus centré sur les genres et éditeurs que les auteurs. Sans être absente l'analyse des contenus des oeuvres, plus encore celle des propriétés sociales des auteurs est modestement développée. A l'inverse l'analyse du roman d'espionnage répond à une hiérarchie presque inverse des développements : analyse des contenus idéologiques d'abord, puis des formes narratives, analyse assez condensée du champ de production, absence de toute enquête sur les usages et lectures.

- Le second découle du premier ou le résume. Le travail sur le policier relève d'une sociologie des pratiques de lecture, celui sur l'espionnage d'une recherche interdisciplinaire sur les contenus et effets idéologiques d'un genre.

- Méthodologiquement, les démarches dépendent de ces approches. Dans un cas le coeur du dispositif d'enquête repose sur des entretiens, dans l'autre sur l'analyse des formes et contenus d'un corpus de textes.

- Enfin le travail sur le roman d'espionnage emprunte, au moins partiellement et implicitement, à un modèle relevant des homologues structurales. Il suggère qu'on puisse approximativement mettre en correspondance trois choses distinctes : un espace de production pensé comme structure de relations de coopération-conflit entre des producteurs/des genres d'oeuvres différenciables par des propriétés de formes et de contenus/ des publics spécifiques à chaque genre. Pour illustration la « politique fiction » de *de Villiers* et *Rank* (auteurs riches en capital culturel et économique) s'exprime dans des récits qui mobilisent une plus forte densité de références précises à l'actualité géopolitique, offre des récits syntaxiquement plus complexes, plus longs dans une typographie plus dense (SAS). Ils sont lus par un public plus proche du milieu « cadre » plus diplômé que l'ordinaire du Fleuve Noir. *Lire le Noir* récuse explicitement la possibilité d'associer de façon univoque un genre et un public identifié par des propriétés sociales... mais pas, redisons-le, qu'on puisse rendre compte sociologiquement d'affinités entre des types de lecteurs et des récits, entre un lecteur et des récits distincts...

Pourquoi ces évolutions ?

Dans cette dernière partie de l'exposé, l'enjeu serait d'essayer de faire sens de

toute la série de dérives, de déplacements de problématiques, peut être de ruptures.

La première remarque qui s'impose ici consiste à se garder d'un discours rétrodictif, d'une rationalisation *ex post* d'une trajectoire scientifique ou méthodologique. Il ne s'agit pas de suggérer que nous chercheurs soyons incapables de réflexivité, d'interrogations épistémologiques, ne tirions pas de leçons de nos travaux. Mais ce serait une illusion intellectualiste que d'expliquer les déplacements évoqués ici par le pur effet d'un *cogito* épistémologique. C'est à cet effet que l'exposé insistait sur des logiques de contextes sociaux et intellectuels, sur l'insertion de toute recherche dans une trajectoire qui est aussi régie par des statuts, des contraintes, l'insertion dans des réseaux sociaux, un air du temps. Un chercheur de 28 ans, sans dossier de publications a peu de chances d'obtenir un contrat de plusieurs dizaines de milliers d'euros condition d'une enquête de réception consistante. Se présenter devant un CNU avec pour tout viatique un travail sur les gros lecteurs de polars risque d'être suicidaire ailleurs qu'en 19^e section. Travailler sur un corpus de « récits imprimés de grande consommation » en 2000, n'est pas seulement travailler vingt ans plus tard qu'en 1980, mais avec un patrimoine de recherches accumulées tout différent, dans un contexte d'internationalisation du monde académique qui interdit d'ignorer la production anglophone. C'est aussi se confronter à des objets qui sous la continuité des classements ne sont pas les mêmes. La catégorie « romans policiers » recouvre une offre radicalement différente quand des enquêteurs en font usage en 1965 et en 1995.

Ajoutons que fonctionne aussi quelque chose d'un « sens pratique », d'une compétence de chercheur incorporée par l'expérience qui oriente d'une manière pas toujours immédiatement redevable d'un discours sur le mode de la justification, vers des outils, des approches, des paradigmes.

Au delà de cette remarque de départ trois raisons au moins peuvent éclairer les évolutions signalées.

La première porte sur l'adéquation des méthodes et des corpus. La recherche d'une grammaire narrative, de moules rhétoriques liés à des contenus idéologiques récurrents était adaptée à la littérature d'espionnage française des années 60-75 parce que celle-ci était fortement standardisée dans ses patrons narratifs, peu éclatée en sous genres, produite en majorité par des auteurs sélectionnés sur des critères de productivité et de lisibilité pour un large public plus que sur une capacité à décliner ou subvertir des patrons narratifs et littéraires¹². Une démarche semblable serait, non pas impensable, mais beaucoup plus difficile à mettre en oeuvre sur les littératures policières, cela pour des raisons objectives. Le nombre des auteurs de policiers accessibles en librairie est probablement aujourd'hui dix fois supérieur à celui des auteurs d'espionnage d'hier qui, par ailleurs, n'ont jamais eu droit à la librairie mais au bureau de tabac ou à la bibliothèque de gare. Le nombre des sous-genres policiers, la variété des importations et traductions est bien supérieure. Pour être plus précis une démarche comparable à celle utilisée pour les romans d'espionnage serait sans doute envisageable au niveau de sous-genres (policier historique, ethnologique, noir)... en posant plus intensément la question de la sélection des auteurs pertinents, celle de la cumulativité des conclusions de monographies ainsi produites.

La question des ruptures de méthode peut aussi être associée à celle des publics-cibles, des lectorats effectifs, associée aussi à la comparabilité des objets. La formule est imprudente parce qu'elle peut être entendue comme un ethnocentrisme tranquille. Elle serait donc source de malentendu si elle suggérait quelque chose comme une échelle de sophistication théorique et méthodologique liée au profil des publics. Pour le dire sur le mode d'un impensé dévoilé : à un public populaire « simple », marqué par la privation (de culture légitime, d'outils de glose littéraire) conviendrait le repérage des invariants, matrices et contenus de textes eux-mêmes forcément pauvres. Ce programme de perception incorporé serait absorbé sans trop sourciller par ce public soit parce qu'il correspond à sa doxa, soit parce que celui-ci est culturellement désarmé. A l'inverse des publics plus dotés en capitaux culturels, mieux armés pour déployer une réflexivité verbalisée choisiraient des types de récits plus complexes ou susceptibles d'une plus grande diversité d'appropriation dont l'élucidation supposerait davantage la sollicitation d'un discours d'explication. On aurait là tant une matière première qu'un lectorat permettant et requérant d'interpréter des interprétations. Qu'il soit clair que tel n'est pas mon propos ! Il n'en demeure pas moins une question d'adéquation des méthodes et des publics pour plusieurs raisons. La première, que je ne détaille pas, est rendue claire, jusque dans leurs dissensus, par les travaux de Pierre Bourdieu, Jean Claude Passeron et Claude Grignon autour de la question de la légitimité et du légitimisme. Parce qu'ils posent inévitablement la question du regard porté sur des objets illégitimes par des analystes qui, eux, ont des quartiers de noblesse culturelle, les biens culturels consommés par les classes populaires posent des problèmes épistémologique particuliers quand à la façon de penser leur statut symbolique, la nature du regard porté sur eux. Ils demandent donc une vigilance épistémologique spéciale, peuvent même parfois justifier des dispositifs d'enquête spécifiques¹³. La seconde, fortement liée aux effets du temps consisterait à se demander si en matière de livres de fiction, au sens d'un objet broché ou relié, contenant un récit imprimé, éventuellement accompagné d'illustrations, la notion de littérature populaire n'est pas devenue un oxymore. Existe-t-il encore des classes de récits, dans ceux relevant complètement de la fiction¹⁴, dont on puisse dire qu'ils sont pour l'essentiel lus par des classes populaires (ouvriers, employés, agriculteurs, précaires) ? Le centre de gravité des loisirs et pratiques culturelles populaires ne s'est-il pas déplacé vers d'autres médias (télévision, jeux vidéo), d'autres supports imprimés (presse périodique spécialisée) ? Pour expliciter le propos des genres entiers (comme les romans d'espionnage français), des sous-genres (comme les policiers populaires de « Spécial-police ») ont purement et simplement disparu de l'offre éditoriale. D'où la question, liée à la référence précédente aux débats sur le légitimisme... : peut on encore utilement associer un outillage conceptuel adapté aux lectures populaires à des types particuliers de livres ?

Une autre dimension de l'explication peut renvoyer à la question des progrès comparés des analyses qu'on dira, pour faire vite, sémiologiques et sociologiques depuis vingt ans. Qu'il soit clair que la comparaison que je vais suggérer peut tout autant parler de mes cécités que des mérites comparés des disciplines. Avant de détailler ce point de vue je le condenserai dans une opposition forcée à dessein. On peut dire que malgré les apports des travaux de Bourdieu en sociologie de l'art et de la culture, quelques travaux de l'ILTAM d'Escarpit, la boîte à outils sociologique pour analyser livres et lire est assez modeste à la fin des années soixante-dix, d'autant que des barrières académiques et linguistiques donnent alors peu d'échos aux apports des *cultural studies* anglo-saxonnes, au demeurant initialement plus

sémiologiques que sociologiques. Symétriquement l'analyse de récits, les apports de la linguistique structurale, son prestige, sa sophistication sont alors au Zénith via des revues comme *Communications*, des auteurs comme Barthes, Metz, Genette, Veron... A partir de ces repères un peu forcés j'esquisserai deux précisions :

- La question d'une forme d'évaporation rapide de l'inspiration structuraliste a déjà été évoquée. Elle ne signifie pas que les analyses d'inspiration sémiologique se soient taries ou n'aient pu évoluer vers plus de possibilités de connexions à des lectures sociologiques. Serait-il cependant absurde de suggérer qu'elles se sont déplacées vers d'autres objets que l'écrit (Télévision avec François Jost, Jean-Pierre Esquenazi, Patrick Charaudeau, Guy Lochard, Jean-Claude Soulages) ? Qu'on les associe à une thématique des littératures populaires, ou des imprimés de grande diffusion, les recherches récentes ont davantage contribué à systématiser un cadastrage des oeuvres, à en faire avancer la connaissance qu'à mettre en marche des paradigmes inédits, ou à produire des concepts générateurs d'un gros bonus d'intelligibilité.

- A l'inverse, d'énormes progrès en termes de grilles d'analyses, d'outillage conceptuel, de moissons de résultats ont été réalisées du côté de la (des) sociologie et des sciences sociales. On y placera tout le petit continent des analyses de réception bien synthétisées par B. Le Grignou¹⁵, et illustrées par l'aile plus sociologique des cultural studies avec Ang, Katz et Liebes, Radway, Morley, Robbins. On y mettra aussi la contribution des historiens au renouvellement des analyses de la lecture avec Chartier, Darnton, Settis en Italie. On y intégrera aussi les développements d'une sociologie des pratiques de lecture autour de Bourdieu avec les travaux d'Anne Marie Thiesse en particulier, mais aussi les analyses de Bernard Lahire, celles issues des travaux financés par la BPI depuis une vingtaine d'années¹⁶.

En conclusion : pour une analyse vraiment interdisciplinaire des textes.

Mon expérience de chercheur me suggère trois remarques finales.


La première, sans doute maladroite à revendiquer en ces lieux, est à la fois qu'il y a plus à comprendre et apprendre du lire que du livre, des usages que des textes, et que si l'on veut se donner le moyen d'aller au-delà d'hypothèses interprétatives, de l'élaboration de modes d'emplois plausibles pour aller vers une intelligence de la diversité des pratiques, il faut faire de la sociologie, faire de la sociologie empirique et donc ici des enquêtes de réception. A cet égard je revendique clairement non pas un camp mais un glissement, celui vers une sociologie de la lecture, de la production et de la réception des biens culturels.


La seconde est simultanément qu'il faut éviter une logique binaire. Lectures et lecteurs opèrent sur des textes, et les analyses « littéraires » ou « sémiologiques » sont parfaitement fondées à souligner qu'il existe des grammaires, des structures de ces textes, et qu'elles ont des capacités à porter, à masquer, à intégrer parfois sur le mode de l'implicite ou du ce qui va de soi des significations idéologiques. Se revendiquer d'une sociologie des pratiques de l'écrit me semble incompatible avec une posture d'excommunication ou de dévaluation d'une science du texte... mais suppose assurément de revendiquer que le pouvoir des mots n'est pas dans les


mots... mais que les programmes de perception présents dans les textes subissent des réceptions, des activations très diverses, très contradictoires, qui sont tributaires et de logiques dispositionnelles (les propriétés sociales des récepteurs dans toute leur complexité) et de contextes situationnels (le même roman lu sur injonction scolaire et sur la suggestion d'une amie n'est pas lu identiquement).


La troisième est précisément de suggérer qu'il y a en fait trois projecteurs, trois panoplies analytiques à mobiliser : une sociologie historique des espaces de production et de consécration des oeuvres, une sémiologie de leurs structures et codes, une sociologie de leurs réceptions, citations et usages. On ne peut que constater, même chez des auteurs chez qui on trouverait une sensibilité et une compétence à les conjuguer, le côté presque introuvable de travaux combinant les trois éclairages. Si ce programme est sans doute de nature à susciter un acquiescement entre nous, force est d'observer qu'il n'a presque jamais¹⁷ pu être simultanément et intégralement mis en oeuvre. C'est qu'il demande d'une part une conjonction rare de compétences et que l'interdisciplinarité authentique reste plus souvent un slogan qu'une pratique. C'est aussi que la recherche – spécialement celle des universitaires par opposition aux chercheurs à plein temps du CNRS – se fait sous des contraintes de temps qui sont un obstacle majeur à la mobilisation simultanée de plusieurs démarches. C'est aussi parce qu'on écrit souvent autant « contre » (un concurrent, une école de recherche, un air du temps) que « sur » et que cette logique pousse à valoriser des angles de vision, à concentrer la lumière là où des zones d'ombre ou des points aveugles semblent à dissiper... créant de ce fait même d'autres ombres.


Notes de bas de page


¹  Un des plus beaux exemples de ces effets d'*allodoxia* (appliquer à un ordre de pratique sociale des principes adéquats dans un autre espace) est donné par Daniel Gaxie dans *Le Cens caché* (Paris: Seuil, 1978). Lors d'une visite très matinale d'un Ministre du commerce et de l'artisanat d'alors, Jean Royer, aux Halles de Rungis, un commerçant se voit demander devant les caméras « ce qu'il pense du ministre ». Après une protestation de ce que l'interrogé ne sait pas et ne fait pas de politique, il ajoute que c'est sûrement « quelqu'un de bien... pour un ministre, se lever tôt comme cela ». On voit ici un schème de jugement ordinaire, servant à apprécier un collègue, un employé, devenir matrice d'appréciation politique. Se lever tôt, être sur le terrain... deux désidentificateurs majeurs aux stéréotypes du politicien replié sur son microcosme et menant une vie sans rapport avec celle des « vrais gens ».


²  Michel Souchon, *La Télévision des adolescents*, Paris: Les Éditions ouvrières, 1969.


³  Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du quotidien*, Paris: Le Chemin vert, 1984 (réédition, Seuil, Paris, 2000).


⁴  Les deux études ont été republiées sous le titre *The Nationwide Studies*, Londres: Routledge, 1999.


⁵  Erik Neveu, *L'Idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985, pp. 341-359.

⁶  Ce qui revient à dire que la conscience des limites et lacunes de ce travail ne me conduit pas au registre des (auto)critiques anachroniques aujourd'hui en vogue pour déconsidérer la sociologie de Bourdieu. Une des techniques – bien visible dans le pamphlet de Louis Gruel, *Pierre Bourdieu, illusionniste*, Rennes: PUR, 2005 – consistant par exemple à objecter à des travaux des années soixante des faiblesses de méthode vraies mais uniquement visibles à partir d'avancées réalisées pendant quatre décennies postérieures, en y combinant symétriquement une grande cécité au caractère novateur d'analyses, dont la densité conceptuelle a souvent été la condition de l'essor de travaux qui permettent rétrospectivement d'en critiquer les côtés bricolés.


⁷  Il faudrait bien entendu nuancer le propos, citer les travaux d'Eliséo Veron, *Le Théâtre du crime* de Michel Thévoz sur la Peinture de David (Paris: Minuit 1989), mais une veine de recherche d'inspiration « barthesienne » se tarit bien avec la même vitesse que celle qui avait présidé à son décollage.


⁸  Jean Rohou et Jacques Dugast (dir.), Paul Féval, *romancier populaire*, Rennes: PUR, 1992.


⁹  Mais aussi, avec Christian Le Bart, sous la forme d'une réflexion sur les fictions écrites par des Enarques. « "Quand les Enarques se font écrivains: Un art du " », *Mots*, n° 54, 1998, pp. 9-26.

¹⁰  « "Le néo-polar : du gauchisme politique au gauchisme littéraire" » (avec Annie Collovald), *Sociétés et représentations*, n° 11, 2001, pp 77-93. Une version plus étoffée est parue dans Jean-Louis Briquet et Philippe Garraud (éds.), *Juger la politique*, Rennes: PUR, 2002, pp. 193-216.


¹¹  *Ibidem*.


¹²  Cf. Juliette Raabe (éd.), *Fleuve Noir : Cinquante ans d'édition populaire*, Paris: Bilipo, 1999.


¹³  On peut penser au fameux texte de Schatzman et Strauss sollicité dans *Le Métier de sociologue*, texte qui montre comment une même méthode de collecte des récits relatifs au déroulement d'un cyclone suscite en fait le rassemblement de matériaux malaisément comparables ou tout simplement interprétables (Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *Le Métier de sociologue*, Paris: Mouton, 1967, pp. 222-237, « La fausse neutralité des techniques »).

¹⁴  Ce qui n'est pas absolument le cas de textes se donnant comme autobiographiques (*Jamais sans ma fille* de Betty Mahmoody en est un exemple), ni

de livres à finalité pratique qu'il s'agisse de gestion des relations interpersonnelles ou de savoirs techniques (jardinage, bricolage).

¹⁵  Brigitte Le Grignou, *Du côté du public : usages et réceptions de la télévision*, Paris: Economica, 2004.

¹⁶  Pour un panorama de ces travaux, voir Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Sociologie de la lecture*, Paris: La Découverte, 2003.

¹⁷  Sauf peut être chez Janice Radway, *Reading the Romance. Women, Patriarchy and Popular Litterature*, Londres: Verso, 1987, ou dans un gros article de Jean-Claude Chamboredon et Jean-Louis Fabiani, « "Les albums pour enfants. Le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance" », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 13 et 14, 1977.